

Marc Darmon : Alors, j'ai dit à Perla que je parlerai des ensembles, en relation avec le séminaire *D'un Autre à L'autre*. Je ne vais pas faire un commentaire spécialement de ce séminaire, mais simplement signaler que, dans ce séminaire, Lacan se réfère explicitement à la théorie des ensembles et se réfère très précisément à un ouvrage qui était paru à l'époque, j'espère que je l'ai emmené, voilà, ce petit livre de Jean-Louis Krivine, vous voyez, qui est marqué au signe de l'Association. (Rires) Donc, c'est petit ouvrage d'introduction, très bien fait, à la théorie des ensembles modernes, dont le titre est : *Théorie axiomatique des ensembles*, paru au PUF, je ne sais pas si vous pouvez encore le trouver ; c'est un ouvrage qui date de l'année 1972. Jean-Louis Krivine a écrit un autre ouvrage, sur la théorie des ensembles, beaucoup plus complexe, mais je crois que c'est épuisé. C'est assez intéressant de retrouver pas mal de références de Lacan dans cet ouvrage et dans les premières pages de cet ouvrage ; les axiomes de la théorie des ensembles, dont Lacan s'inspire, tels qu'ils sont définis dans ce livre, pour avancer certaines hypothèses sur le signifiant et pour attraper le signifiant avec cette théorie. En particulier, il y a un schéma, qui ouvre le livre, que Lacan va reproduire dans le séminaire :

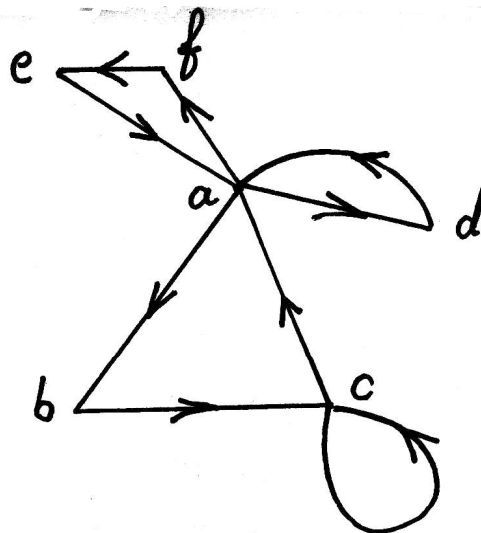


Figure n°1

Voilà. C'est un schéma que Lacan reproduit dans le séminaire, d'ailleurs, il y a un nouveau schéma, quelques leçons plus loin, qui reprend cette présentation. Quel

est l'intérêt de ce schéma ? C'est pour vous défaire de la théorie intuitive des ensembles, c'est-à-dire de cet ensemble qui contient des éléments. Jean-Louis Krivine représente ainsi les ensembles, par une relation. Les différents ensembles sont écrits comme des lettres, chaque lettre est un ensemble et la relation est inscrite comme une flèche, entre les ensembles, par exemple la flèche entre e et f signifie que f contient e . Plus précisément, s'il y a une flèche de a vers b , ça signifie que b appartient à a . Cela veut dire, si vous voulez, que f contient e qui contient a qui contient b , etc. Donc, la flèche signifie simplement la relation d'appartenance, ici, par exemple, il y a une flèche de a vers b , ça indique b appartient à a . L'ensemble du graphe, déjà j'emploie le mot ensemble, mais je n'ai pas le droit, le graphe de ces différents ensembles, c'est ce qu'on appelle univers. Déjà, c'est une notion importante de la théorie des ensembles, c'est que la collection des ensembles n'est pas en elle-même un ensemble ; c'est ce qu'on appelle univers. Et puis, Lacan remarque l'homologie entre ce graphe et ce que Freud inscrit dans *L'esquisse* et dans ses lettres à Fliess, c'est-à-dire ces réseaux de signifiants qui, dès les premiers écrits de Freud, montrent bien que c'est de cela qu'il s'agit. Alors, si je m'attarde un peu sur ce graphe, l'intérêt, c'est de montrer qu'il y a des relations qui ne sont pas acceptées par la théorie des ensembles dans ce graphe. Qu'est-ce qu'il y a comme relations qui ne sont pas acceptées par ce graphe ? Eh bien, par exemple, ici, vous avez c qui contient c ou c qui appartient à c . C'est une relation qui est rejetée, sur le plan axiomatique, par les axiomes de la théorie des ensembles, et cela fait l'objet d'un axiome particulier qui s'appelle : axiome de fondation. L'axiome dit de fondation va interdire qu'on réalise des ensembles qui puissent se comprendre eux-mêmes de même qu'on puisse faire des cycles, on ne peut pas réaliser des cycles, c'est-à-dire un ensemble qui appartient à un ensemble qui appartient à un autre ensemble qui appartiendrait à l'ensemble de départ ; c'est cela un cycle. Et puis, cela interdit qu'une chaîne d'ensembles soit infinie, ait une profondeur infinie. Vous avez b et c qui sont représentés par deux ensembles distincts. Or, b et c , aussi bien b que c , c'est l'ensemble qui contient c : c contient c et b contient c . Donc, ces deux ensembles sont représentés par des points distincts et pourtant il s'agit du même. Cela est interdit par un axiome qui s'appelle... Comment il s'appelle, cet axiome ? C'est l'axiome sur l'interdiction des ensembles distincts. (Rires) Voilà ? Vous voyez, Jean-Louis Krivine fait un schéma qui représente des choses possibles et puis, il dit que c'est impossible. Alors, si on lit *D'un Autre à L'autre*

en mathématicien axiomatique pur, nous allons rencontrer justement des choses qui sont interdites par les axiomes de la théorie des ensembles : vous allez retrouver des cycles. Lacan parle, à un moment, du catalogue des catalogues qui ne se comprennent pas eux-mêmes, il discute ce fameux paradoxe de Russell sur le catalogue des catalogues et il dit qu'il y a une façon de s'en sortir, c'est de faire un cycle, justement : a appartient à b qui appartient à c qui appartient à a . Vous vous souvenez de ce cycle ? C'est précisément quelque chose que l'axiome de fondation interdit. Qu'est-ce qu'on trouve encore dans le séminaire *D'un Autre à L'autre* qui se rapporte à cela ? Il y a ce qui touche au vide ; comment le vide peut-il être le lieu de l'Autre ? Vous savez, à la fin du séminaire, il parle de l'ensemble vide comme du lieu de l'Autre, alors, c'est à la fois le lieu des signifiants et le lieu de l'Autre, donc le lieu de l'Autre est le lieu des signifiants et c'est ce qui apparaît comme l'ensemble vide. À mon sens, cela s'explique de la façon suivante, c'est que lorsque Jean-Louis Krivine définit l'ensemble vide dans ses textes, l'ensemble vide c'est précisément l'ensemble qui va collectiviser la relation X différent de X . X différent de X , pour les mathématiciens, c'est ce qui n'existe pas, donc cela va définir une collection qui s'appelle l'ensemble vide. C'est très amusant parce que cette relation définit un ensemble, alors que la relation $X = X$, quelque chose qui paraît évident, cette relation $X = X$ n'est pas collectivisante, c'est-à-dire que vous ne pouvez pas faire un ensemble avec cette relation, de même la relation X n'appartient pas à X , ce fameux catalogue qui ne se comprend pas lui-même, cette relation non plus n'est pas collectivisante, c'est bien l'objet du paradoxe de Russell que de le montrer, vous ne pouvez pas, avec cette relation X n'appartient pas à X , construire un ensemble. Par contre, avec la relation X différent de X , vous pouvez construire un ensemble, c'est, justement, l'ensemble vide. Donc, là, je pousse un peu plus loin, pourquoi en faire le lieu de l'Autre ? C'est que justement, ce qui caractérise les signifiants, c'est cette relation : X différent de X . Bon, c'est une hypothèse, hein ! Voilà, des choses que vous pouvez vous amuser à retrouver dans ce séminaire. Vous avez aussi, dans ce séminaire, la paire ordonnée. La paire ordonnée, c'est une mise en relation de l'ensemble a , d'une part, et de l'ensemble b , d'autre part, c'est-à-dire que l'ensemble a est la relation entre a et b , $a : \{a, b\}$. C'est ce que Lacan utilise comme matrice, au début du séminaire, pour construire ses chaînes. Il construit la paire ordonnée de S et de grand A . Grand A , il dit que c'est une relation de S et de grand A , $A : \{S, A\}$. Vous voyez, qu'à l'infini, vous

allez pouvoir substituer la relation de S et A, donc vous allez pouvoir construire ces chaînes et ce sont des chaînes qui ont une profondeur infinie et c'est précisément ce type de chaînes que l'axiome de fondation va écarter, dans la théories des ensembles. Je l'avais signalé dans un petit texte que, bien des années plus tard, que les mathématiciens ont réfléchi à une théorie des ensembles qui se passent de l'axiome de fondation, c'est la théorie des hyper ensemble et dans cette théorie vous retrouvez ce que Lacan avançait, c'est-à-dire des ensembles qui font des cycles et des ensembles qui se comprennent eux-mêmes, enfin ces ensembles que Lacan articule, comme ça, de façon tout à fait spontanée.

Perla Dupuis Elbaz : Il a précédé ces mathématiciens.

Marc Darmon : Pour une fois, il y a cette chose étrange.

Bon, alors, voilà un petit peu ce que je voulais vous dire sur la théorie des ensembles dans *D'un Autre à L'autre*, pour alimenter un peu votre lecture et je voudrais parler d'une autre intervention de la théorie des ensembles chez Lacan qui n'est pas si éloignée, d'ailleurs, c'est quand il s'est intéressé à la topologie et les ensembles ouverts et les ensembles fermés. Quand on parle d'ouvert et fermé, ce sont des termes de topologie. On va préciser la structure de ces ensembles. Un ensemble fermé, si vous voulez, on va le représenter :

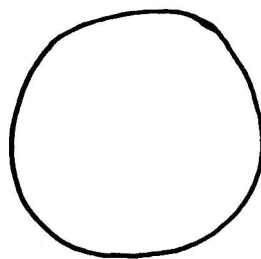


Figure n°2

C'est un ensemble qui comprend sa limite, sa frontière. Un ensemble ouvert, on va le représenter comme ça :

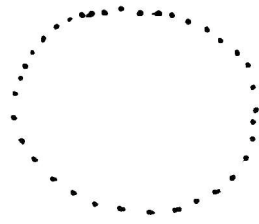


Figure n°3

Ça peut être un disque, un disque coupé, mais un ensemble ouvert est différent de cet ensemble fermé parce que l'ensemble ouvert, c'est simplement l'intérieur du disque, non compris la frontière. On est déjà dans la topologie, la topologie générale. Voilà des ensembles qui fonctionnent différemment et qui sont complémentaires un de l'autre. Alors, pourquoi je vous parle des ensembles ouverts et des ensembles fermés ? C'est ce que j'ai abordé dans mon manuel de topologie, il s'agit de la sexuation, il s'agit de l'absence du rapport sexuel et, enfin, de ce que Lacan a appelé dans « *Ou pire...* » l'inaccessibilité de l'Autre. Bon, alors, je vais vous inscrire de nouveau les formules de la sexuation :

$\exists x \overline{\Phi x}$	$\overline{\exists x \Phi x}$
$\forall x \Phi x$	$\overline{\forall x \Phi x}$

Alors, du côté gauche, dit masculin, vous avez : pour tout x, phi de x et il existe un x, non phi de x. C'est-à-dire que cette fonction phi, c'est la fonction de la castration. Du même côté, Lacan écrit : pour tout x, phi de x et il existe un x, non phi de x et du côté droit, du côté donc, féminin, je dirais, imaginairement féminin, vous avez : pour pas tout x phi de x, donc avec un trait de négation sur le quanteur universel et il n'existe pas d'x non phi de x. Alors, cette logique de la sexuation, elle est élaborée tout au long de plusieurs séminaires, en particulier le séminaire *Ou pire...*, mais on peut dire qu'elle se prépare dès le séminaire sur *L'identification*, avec les réflexions de Lacan sur avec le quadrangle de Pierce et elle aboutit à cette écriture que vous connaissez dans *Encore*, ou dans le texte où Lacan rassemble son enseignement à un moment donné, en 1972, c'est le texte de *L'étourdit*. Donc, vous avez là une écriture qui rend compte de la logique de la sexuation, c'est-à-dire, comme je l'ai dit tout à l'heure, d'un côté imaginairement homme et imaginairement

femme, parce que ce qui fait réellement, sur le plan du réel, la différence, ce sont précisément ces formules. Au niveau du réel, c'est cette logique qui va définir deux côtés, deux côtés supplémentaires, qui, imaginativement, seront dénommés homme et femme. Bien qu'il existe une grande liberté sur le plan anatomique, bien que l'anatomie, c'est le destin, bien il n'empêche que l'anatomie ne va pas à coup sûr déterminer le côté droit ou le côté gauche pour un sujet donné. On pourra revenir là-dessus, tout à l'heure, mais pour ceux qui ont fait un peu de logique ou qui ont quelques notions de logique classique ou de logique aristotélicienne, cette écriture ne peut que choquer, parce que ce qui est inscrit, du même côté du tableau, ce sont des formules contradictoires. Elles sont contradictoires au point que chaque formule est définie par la contradiction de l'autre, c'est-à-dire qu'on ne peut écrire « pour tout x , ϕ de x » que dans la mesure où il n'y a pas d' x qui dise non ϕ de x . C'est précisément parce qu'il n'y a pas de particulière, qui fasse contradiction, que l'on peut écrire l'universelle, ça c'est classique dans la logique aristotélicienne. On peut dire que de l'autre côté, c'est la même chose : le « pas tout », on ne peut nier l'universelle, que si, justement, il y a *au moins une* existence qui vienne nier la fonction. Or, Lacan écrit du même côté, du côté droit, deux énoncés contradictoires, sur le plan de la logique dite classique : pour « pas tout x , ϕ de x » et « il n'existe pas d' x , non ϕ de x ». Ça, c'est assez courant chez Lacan, c'est-à-dire d'inscrire quelque chose qui vienne perpétuellement faire question, qu'il inscrive quelque chose comme ça, qui est en apparence paradoxal et qui nous force à nous questionner et à interpréter. Alors, Lacan a donné, bien sûr, quelques indications de lecture de ces formules, mais elles sont relativement rares et ces formules ont donné lieu à de multiples interprétations tout à fait différentes et on peut dire que, finalement, la clinique à laquelle nous avons affaire, ce sont des interprétations de ces formules sexuées. Voilà.

Alors, quelles sont les indications que Lacan nous a données pour lire ces formules ? Par exemple, sur le plan mathématique, il nous en a donné deux. Une, c'est en juillet 72, le 14 juillet 72, la date du texte *L'étourdit*, et l'autre, en juin 72, dans une intervention dans *Ou pire...* . C'était des exemples très recherchés, des exemples mathématiques. Dans le texte *L'étourdit*, Lacan parle de la fonction 1 sur x , comme exemple mathématique pour expliquer le côté gauche de ce tableau. Il dit que la fonction 1 sur x est valable pour tout x , sauf lorsque x est égal à zéro ; vous ne pouvez pas avoir zéro au dénominateur. Or, c'est une fonction, c'est la fonction

hyperbolique, c'est-à-dire que quand x tend vers zéro, elle tend vers plus l'infini ($+\infty$), pour les x positifs et vers moins l'infini ($-\infty$) pour les x négatifs. Si bien que quand on passe des x positifs aux x négatifs, quand on passe par zéro, qu'est-ce qui se passe ? On ne sait pas si on est à plus infini ou à moins infini. C'est une façon d'expliquer pourquoi le zéro est exclu. Mais cet exemple pêche, par un côté, puisque si pour tout x la fonction est définie, sauf pour zéro, zéro ne fait pas partie du domaine de la fonction. Donc, du même coup, on ne peut pas écrire « pour tout x , ϕ de x », puisqu'il y a justement une exception : zéro ne faisant pas partie de la fonction. Donc, ça donne un exemple mathématique, mais qui ne colle pas précisément avec ces formules. Dans le séminaire *Ou pire...*, il y a une intervention de Recanati sur Pierce, dans laquelle il évoque le théorème du point fixe et Lacan intervient et dit qu'il s'agit d'un théorème important, non seulement démontrable, mais aussi démontré et c'est très proche des formule « pour tout x , ϕ de x ». Qu'est-ce que le théorème du point fixe ? C'est un théorème, dont l'auteur est le mathématicien Brouwer, et qui stipule que, dans un ensemble qui a certaines propriétés - il faut qu'il soit fermé, compact, connexe, c'est un ensemble qui peut être représenté, par exemple, par un disque ou une boule, une boule fermée - : si une fonction continue transforme chaque point de cet ensemble en un autre point de cet ensemble, il y aura au moins un point de cet ensemble qui sera un invariant, *au moins un* point ne bougera pas. On va le démontrer de façon simple, on va le démontrer par l'absurde. On va supposer qu'il existe une fonction transformant chaque point de l'ensemble, par exemple le point x , en un point $f(x)$, appartenant à l'ensemble. Par exemple, ce x , on le déplace, on a le droit de déformer le disque, de le bouger dans tous les sens, sauf qu'on n'a pas le droit de le trouser, parce que ce n'est plus un disque.

Perla Dupuis Elbaz : C'est un tore ?

Marc Darmon : S'il est troué, ce n'est pas un tore non plus, mais c'est l'équivalent d'une bande ou d'un cylindre ; c'est un objet topologique complètement différent. Un disque, vous pouvez le déformer, de façon continue, en le réduisant autant que vous le voulez jusqu'à un point. Un disque troué, vous pouvez agrandir le trou et réduire la bande au maximum et le transformer dans le cercle frontière. Par contre,

vous voyez, ce qui est impossible à faire, c'est de transformer un disque dans son cercle frontière. C'est ce qu'on appelle le théorème de la peau de tambour. Vous ne pouvez pas enrouler la peau de tambour, sur son bord, sans y faire un trou. C'est un théorème qui est assez accessible, assez évident, de topologie : si le disque est différent d'une bande, c'est parce qu'il y a un trou et vous pouvez transformer le disque en un point, vous ne pouvez pas le transformer en un cercle. Revenons à notre théorème du point fixe : si chaque point est transformé en un point différent, alors, ici, j'ai, par exemple, le point x_1 transformé en $f(x_1)$, vous avez un point x_2 , ici, qui est transformé en $f(x_2)$, d'accord ?

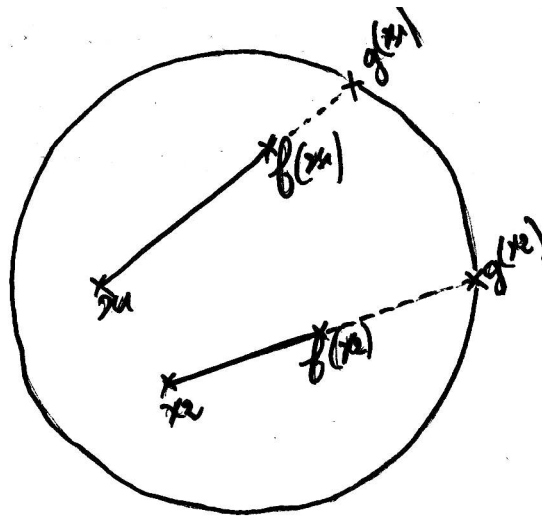


Figure °4

Alors, on fait la supposition qu'il existe bien une telle fonction. Par les deux points $f(x_1)$ et $f(x_2)$, vous allez tracer une demi droite qui va venir couper le cercle frontière au point $g(x_1)$ et $g(x_2)$. Avec $g(x)$, vous avez défini une nouvelle fonction qui transforme un point x en $g(x)$, situé sur le cercle frontière. Donc, s'il existe une fonction transformant chaque point du disque, en un autre point différent, alors vous pouvez définir une fonction transformant tous les points du disque, dans le disque frontière. Or, c'est impossible ! Si c'est impossible, c'est parce qu'il existe un point invariant, un point, quelle que soit la fonction continue $f(x)$, il existe un point invariant, c'est-à-dire un point qui se confond avec son image ; il existe *au moins un* point x qui se trouve au même endroit que son image $f(x)$.

L'intérêt du théorème du point fixe, par rapport à cette fonction hyperbolique, c'est qu'il montre le lien entre le fait de prendre un ensemble commun « tout », de constituer un univers en mettant les mains dessus, en faisant un tout, en le fermant,

et puis, l'existence d'une exception à la fonction. Alors, vous me direz que si on essaie, sur le plan classique, mathématique, d'écrire ce qui se passe dans le point fixe, qu'on va retrouver la même difficulté, c'est-à-dire le point qui fait exception, le point fixe, n'est pas vraiment le point où la fonction ne marche pas ; c'est un point où la fonction n'a pas d'effet. On ne peut pas dire que c'est un point qui est exclu de l'ensemble de définition : on retrouve la même difficulté. Mais là, l'intérêt, c'est de montrer le lien de structure, entre le fait de « faire tout » et l'existence d'*au moins une* exception.

Perla Dupuis Elbaz : Je pensais que le point fixe était extérieur... Là, il est à l'intérieur.

Marc Darmon : Bien non. Le point fixe, il est intérieur. C'est un des points du disque.

Alors, ce que Lacan nous a donné comme indication, sur le côté droit des formules de la sexuation, il a dit, dans *Encore*, que ce sont des ensembles ouverts et puis, page 94 des éditions du Seuil de *Encore*, vous avez, sur le point de vue de la logique intuitionniste : « attention, le pas tout, il ne faut pas l'interpréter à la façon de la logique intuitionniste ». C'est-à-dire que le « pas tout », ce n'est pas parce qu'il y aurait une existence qui dirait non, mais cette existence, elle est dans l'indéterminé. Le « pas tout » doit se lire à la façon des intuitionnistes, comme définissant un ensemble indéfini. Pour les intuitionnistes, l'infini introduisait certaines subtilités, par exemple, quand on examine l'hypothèse P, le principe du tiers exclu, un principe classique aristotélécien ; on a toujours P ou non P. C'est-à-dire que, ça, c'est toujours vrai dire qu'on a P ou non P ; c'est toujours vrai. C'est-à-dire une propriété sur les nombres, eh bien, elle est vraie ou elle est fausse. Vous énoncez une hypothèse, elle est vraie ou elle est fausse. Alors, les intuitionnistes remarquent, il se trouve que c'est Brouwer, encore, l'inventeur de la logique intuitionniste, il dit : d'accord, le principe du tiers exclu, si on a un ensemble fini, mais qu'est-ce que ça devient quand on a un ensemble infini ? Par exemple, la conjecture de Goldbach : « tout nombre pair supérieur à 2 est la somme de deux nombres premiers ». Alors, si vous faites l'essai sur un nombre pris dans un ensemble fini de nombres naturels, vous allez toujours pouvoir faire l'expérience, prendre un nombre pair et regarder. Donc, soit la propriété de Goldbach est vraie ou soit elle est fausse. Et je peux considérer que, dans l'ensemble fini que j'ai, elle est vraie. Je n'ai pas d'exemple qui vienne contredire cette

conjecture, mais est-ce qu'elle est toujours vraie ? Si vous avez affaire à un ensemble de nombres infini, ce n'est pas le cas. La tâche est impossible, vous ne pouvez pas vérifier pour tous les nombres naturels si cette conjecture est vraie. Votre seule possibilité, c'est de la démontrer. Il va falloir la démontrer ou la réfuter, cette conjecture. Mais ce n'est pas parce que vous l'avez essayée sur quelques dizaines de milliards de nombres, que vous pouvez l'assurer ; ça ne suffit pas ! Alors, est-ce que vous pouvez dire, à propos du tiers exclu, que cette propriété est vraie ou qu'elle est fausse, à coup sûr ? Pour les intuitionnistes, quand vous avez un ensemble infini, vous ne pouvez plus dire que cette propriété soit vraie ou fausse, c'est-à-dire que devant une hypothèse mathématique donnée, vous ne pouvez pas dire si, *a priori*, qu'il existe forcément une démonstration de cette hypothèse. Peut-être s'agit-il d'une hypothèse indécidable, dans un système axiomatique donné, c'est peut-être le cas, effectivement, de la conjecture de Goldbach.

Donc, voilà un peu comment Lacan propose de lire les formules, à droite, face à la logique intuitionniste. C'est un ensemble ouvert, un ensemble infini, mais, vous voyez, un infini particulier : ce n'est pas un infini actuel ; c'est un infini potentiel. Cet infini, chaque fois que vous vérifiez, une à une, les x qui sont de ce côté, eh bien, vous vérifiez qu'il n'existe pas de x , non phi de x , c'est-à-dire que une par une, elles n'échappent pas à la castration. Mais, vous ne pouvez pas poser « pour tout x , phi de x », parce que de ce côté-là, on a affaire à l'infini et donc, vous ne pouvez que dire que l'existence d'exception est indéterminée, donc vous ne pouvez pas poser cette existence d'une façon sûre. Est-ce qu'il y a un pendant topologique à ce qui se passe du côté droit ? Si, cette fois, votre disque est ouvert, plutôt que fermé, c'est-à-dire qu'il ne comprend pas la frontière, il suffit simplement, pour montrer que ça ne fonctionne pas de la même façon sur l'ensemble ouvert, il suffit de définir une fonction, où il n'y a pas de point fixe : une fonction qui transforme chaque point en un point différent. Alors, sur la frontière qui n'appartient pas à l'ensemble, vous prenez un point y et vous considérez pour chaque x , le segment xy . Le point $f(x)$ sera défini comme le point situé à mi-distance, par exemple de xy . Chaque point x est transformé en ce point, qui est situé à mi-distance de ce point, qui est xy . Par exemple, pour x_2 , ce sera le point $f(x_2)$:

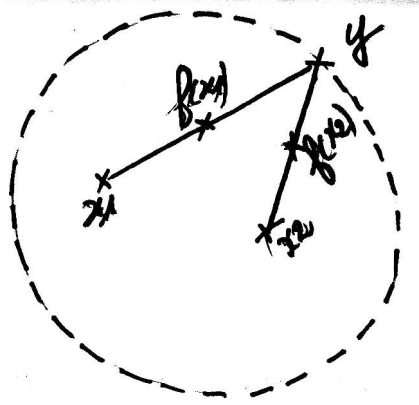


Figure n°5

Pour tout x appartenant à cet ensemble ouvert, il existe toujours un point $f(x)$ situé à mi-distance de x et de y et différent de x . Vous me direz que le y est le point fixe ? Seulement, le point y est exclu de l'ensemble, il n'en fait pas partie. Lorsque vous vous rapprochez de y , autant que vous le voulez, il y aura toujours, à l'infini, un point $f(x)$, situé entre x et y . Alors, vous avez, là, défini une fonction, sans point fixe, sur un ensemble ouvert, où ça ne fonctionne pas de la même façon. Ça ne veut pas dire que, pour certaines fonctions, il n'y aura pas de point fixe dans l'ensemble ouvert ! Par exemple, si vous faites la fonction de rétraction complète de l'ensemble ouvert sur lui-même, il y aura un point fixe. Mais ça dépend ! Ça dépend de la fonction que vous choisissez ! Avec certaines fonctions, il y en aura et avec d'autres, il n'y en aura pas. Ça reste indéterminé, alors que, dans le théorème du point fixe, toute fonction continue, qui concerne l'ensemble fermé en question, a forcément un point fixe, sans considérer la fonction. Alors que pour l'ensemble ouvert, nous n'en savons rien *a priori* ; il y en a peut-être et il y en a peut-être pas. À mon sens, ça rend assez bien compte de ces formules, enfin, c'est mon interprétation, ma propre névrose, que je développe là, puisque j'ai dit, tout à l'heure, que la clinique, finalement, c'était toutes les interprétations possibles de ce tableau. Ben voilà, c'est une interprétation, disons, topologico-logique...

Nicolas Dissez : C'est une interprétation au sens d'illustration ?

Marc Darmon : Non, plus que ça, ça montre un ressort structural. Ce n'est pas simplement une illustration, puisque ça explique le lien entre le « pour tout » et le « il existe » et ça explique aussi le lien entre le « pour pas tout » et le « il n'existe pas ».

Donc, ce n'est pas simplement une illustration. Je peux dire que l'exemple de *L'étourdit* est une illustration, puisqu'il y a des fonctions où ça ne marche pas comme ça, mais cet exemple topologique n'est pas une illustration. À quoi ça peut servir ? Déjà d'expliquer qu'il y a un lien de structure entre quelque chose qui fait limite et un point fixe. Et on peut demander ce que ça donne en clinique, ce genre de chose ? Qu'est-ce que ça peut... Comment ça peut être illustré ? Déjà, on a dit que l'anatomie n'est pas déterminante pour décider de quel côté on va se trouver. L'hystérie, ça marche là-dedans. On ne sait justement pas trop si elle est d'un côté ou de l'autre. Justement, ce point fixe, l'hystérie, c'est sa place : elle a une place d'exception. Alors, est-ce que c'est une exception à droite ou est-ce que c'est une exception à gauche ? D'un certain côté, ça peut certaines fois être une exception à gauche, c'est l'homme non castré, et d'un autre côté, à droite, c'est La femme, qui ferait de la femme un tout, c'est la femme toute. Je dis ça comme ça, ça peut scandaliser. L'obsessionnel, il ne supporte pas le point fixe, il ne supporte pas l'exception. C'est un grand démocrate. Mais du coup, il est bien embarrassé, parce que finalement, la castration, c'est la loi du langage, le fait que chaque signifiant renvoie à un autre signifiant, c'est ça la fonction de la castration que chaque point renvoie à un point différent. L'obsessionnel est pris avec des définitions qui renvoient comme ça, mais il ne sait pas où ça va, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de point, il ne supporte pas qu'il y a un point auquel renverrait toutes les chaînes signifiantes. D'une certaine façon, ça a un effet féminisant, parce que ça le renvoie de l'autre côté. Alors il y a une névrose qui illustre très bien ce genre de chose, c'est la phobie : la relation avec l'objet phobique, c'est la relation avec le point fixe qu'il s'agit d'éviter, de contourner... Mais, à mon avis, seul le théorème du point fixe peut expliquer le lien de structure entre ce qui serait le point fixe objet phobique et la clôture, le rapport à ce qui ferme, soit ce qui enferme, soit la clôture d'un point de vue extérieur et, justement, d'être hors de cette fermeture. Quant aux psychoses, ça nous permet aussi de les aborder, parce que s'il y a forclusion du point fixe et de la limite, c'est-à-dire comme dans l'exemple canonique du Président Schreber, effectivement, c'est dans cette fuite asymptotique des repères du sujet. Donc, voilà, pour, très grossièrement, comment on peut faire jouer cette chose.

Choula Emerich : Dis-moi Marc, dans ta manière de présenter le point fixe, est-ce que ce n'est pas une manière de le mettre en position de phallus ?

Marc Darmon : Oui, bien sûr. Ça ne fonctionne ainsi que dans une part, dans l'espace de la jouissance phallique. Dans la jouissance phallique, un hypothétique point fixe auquel renverraient toutes les chaînes signifiantes, qui assurerait la signification sexuelle. Mais je vous dirais qu'il y a une autre part, une part supplémentaire qui n'est pas toute phallique et alors, les chaînes signifiantes renverraient à quelque chose qui serait à l'infini. C'est que Lacan a donné comme la jouissance de l'Autre, jouissance donc, seconde, jouissance féminine, qui a affaire à l'infini.

Choula Emerich : Dans les exemples, que tu nous as donnés, la jouissance infinie, la jouissance Autre, elle n'est pas déterminée dans ce type d'écriture, dans la lecture que tu as donnée des différents cas cliniques, puisque tu tiens l'hystérie du côté gauche...

(La sonnerie de l'alarme interrompt les débats)

Marc Darmon : La jouissance de l'Autre, je suis dans... les exemples cliniques dont j'ai parlé, je suis du côté gauche, par exemple, chez le névrosé, il y a le fait d'être poussé de ce côté ou alors, il y a le pousse à la femme dont parle Lacan chez Schreber ou encore, dans le texte *L'étourdit*, quand il introduit ses quanteurs. Ouais, si je ne me trompe pas, oui. Dans le cadre de la jouissance féminine, c'est une jouissance qui n'est pas toute phallique. Dans le cas de Schreber, c'est une jouissance, il faudra bien faire la différence, entre la jouissance chez Schreber et le pousse à la femme ; les femmes ne sont pas toutes folles. Schreber, lui, n'a affaire qu'à La femme, une femme a affaire aux deux, lui, Schreber, il n'a affaire qu'à La femme.

Jean-Jacques Tyzler : Marc, je pourrais te dire là, juste un truc, du point de vue clinique, chez Schreber, là, assez bizarrement, il s'adresse à des points fixes, c'est-à-dire qu'il a une adresse à des points fixes. Transférentiellement, il s'adresse à des points fixes, enfin, son travail, son écriture s'adresse à quelques points fixes.

Marc Darmon : Par exemple ?

Jean-Jacques Tyszler : Soit par son transfert à ses différents médecins, soit à son épouse. C'est-à-dire qu'au moment où il ne sait pas ce qu'est une femme, néanmoins, il s'adresse à une femme. Ce n'est pas rien !

Marc Darmon : Oui, mais ça va tout à fait avec la forclusion radicale du point fixe paternel.

Jean-Jacques Tyszler : Donc, tu agites là, quand tu en parles, ce point fixe paternel, c'est pour cela qu'il m'étonne toujours...

Marc Darmon : Oui, mais les points de repère, les points fixes, sont renvoyés, par exemple, à l'infini...

Jean-Jacques Tyszler : On ne peut pas dire que sa femme soit renvoyée à l'infini !

Marc Darmon : Pas sa femme, mais Lacan le place, ce point, sur le couple imaginaire. Mais les points grand M, grand I, sont renvoyés...

Jean-Jacques Tyszler : Cela m'étonne toujours que l'on traite la singularité de son transfert, à mon sens, du point de vue de la clinique des psychoses, qui est très importante à reconnaître, parce que ce n'est pas tel médecin renvoyé à l'infini...

Marc Darmon : Non, non.

Jean-Jacques Tyszler : C'est quand même assez marrant que l'on considère... enfin, on en fait aucun cas. Or, il s'agit d'une clinique transférentielle ! C'est pour cela que ça m'a toujours étonné que l'on traite de ces singularités, comme si elles n'avaient aucune importance. Il y a des points fixes !

Marc Darmon : Mais la structure de forclusion, la structure où il y a forclusion, se révèle justement par le surgissement d'un père dans le réel, mais il ne fonctionne pas comme point fixe, lieu de convergence des chaînes signifiantes. Au contraire, ce

surgissement d'un père dans le réel vient révéler la déchirure du trou et la forclusion de ce qui ferait référence.

Jean-Jacques Tyzler : Ça m'a toujours étonné que tu prennes, là... parce que même la logique de l'indétermination, on pourrait l'entendre tout autrement ; on pourrait aussi entendre qu'il y a quelques singularités, qui font point fixe, mais qu'on ne pourrait pas nommer. Cela ne sous-entend pas qu'elles n'existeraient pas ! Ce serait également une lecture assez sérieuse, parce que ce n'est pas parce qu'on ne pourrait pas les nommer, qu'elles n'y sont pas. Pourquoi ce ne serait pas une lecture qu'on pourrait, enfin...

Cyril Veken : Le transfert de Schreber, est-ce qu'il s'adresse à Flehsig ou à un autre comme point fixe ? Ce n'est pas évident du tout. Ça peut être la matérialisation, à un moment donné, d'un point à l'infini, qui n'est pas un point fixe. C'est ce qui ferait la différence avec une autre forme de transfert, ce n'est pas au petit autre qu'il...

Marc Darmon : dans l'expérience clinique, c'est, effectivement... le transfert réalise un point fixe, mais on pourrait dire que c'est un point fixe dans l'imaginaire.

Marcel Czermak : C'est un vrai problème ! J'avoue que j'ai beaucoup de mal à raisonner sur des structures qui seraient sans point fixe. À partir du moment où on dit ce que je viens de dire, dans le rapport avec un patient, le simple fait qu'on ne parvienne pas à raisonner sans point fixe, ça a un effet, évidemment, dans la structure, selon que l'on raisonne avec ou sans point fixe. J'ai beaucoup de mal et je dois dire que ça reste pour moi un tourment inouï, cela. Comment reconstitue-t-on un point fixe, là où il n'y en a pas ? Par exemple, je m'étais un peu tracassé sur l'affaire de Lol V. Stein : qu'est-ce qui fait qu'on peut passer ces psychoses tout à fait dépourvues de toute consistance puis, par la vertu de quoi, je n'en sais rien, ça se cristallise et ça aligne des lignes de force parfaitement réglées, avec leurs convergences, mais ça reste quand même très énigmatique ! Qu'est-ce qui fait que dans une structure radicalement inconsistante, y compris, au sens mathématique du terme, c'est-à-dire, le comble de l'absence de point fixe, que ça se mette à apparaître ?

Ce que tu évoques là, ça pose des problèmes très redoutables. Peut-être les plus redoutables.

Marc Darmon : J'avais aussi envie de vous parler de quelque chose... ça va être très rapide, justement à propos des femmes et de l'absence du rapport sexuel. Dans *Ou pire...*, Lacan fait une remarque sur l'inaccessibilité, vers la fin du séminaire, c'est une remarque qui vient de Gödel : il y a, dit-il, pour l'infini, l'inaccessibilité. Pour l'infini dénombrable, le premier infini des nombres naturels, vous ne pouvez pas l'atteindre en additionnant ou en multipliant tous les nombres finis que vous voulez. Alors, ça nous donne une idée de la relation entre les deux jouissances, il y en a une qui relève de l'infini. D'autant plus, que cette inaccessibilité, c'est là la remarque que Lacan attribue à Gödel : nous en avons une idée avec le nombre deux. Il y a inaccessibilité du deux. Vous pouvez retrouver ce passage dans *Ou pire...*, c'est-à-dire que Lacan dit que nous ne pouvons pas atteindre le deux à partir des nombres inférieurs à deux, en faisant des opérations sur ces nombres inférieurs au deux. Cette histoire d'inaccessibilité, ça l'a tellement arrêté qu'il en parle à trois reprises dans *L'étourdit* où il parle de l'inaccessibilité du deux et de l'inaccessibilité de l'infini. Alors, il y a quelqu'un qui a énormément développé les idées de Lacan sur la théorie des ensembles dans la théorie analytique, c'est le philosophe Alain Badiou. C'est un philosophe qui s'est beaucoup intéressé à la théorie des ensembles, à l'hypothèse du continu chez Gödel, chez Paul Cohen et qui en a tiré de nombreuses conséquences dans des ouvrages considérables sur le plan philosophique. Il y a un livre qui s'appelle *Conditions*, dans lequel se trouve un texte intitulé « Le sujet infini », préfacé par notre ami (pas audible), très belle préface, Badiou s'arrête sur un passage de *Ou pire...* et c'est stupéfiant : comment Lacan a-t-il pu dire une telle ânerie que le deux est inaccessible comme l'infini ? Alors que chacun sait que un plus un font deux. Alors ? Alors, ce qui est stupéfiant, c'est la supposition de non savoir chez Lacan de la part de Badiou. Comment ne s'est-il pas posé la question, tombant sur cette affirmation étonnante, d'où Lacan sort-il cette histoire et de ce qu'il voulait bien dire par là ? Est-ce que, par hasard, je n'aurais pas compris, moi, cette histoire d'inaccessibilité. Alors, il dit que c'est un symptôme de Lacan qui n'accordait pas toute son importance à l'infini de Cantor, l'infini actuel, l'Aleph zéro. Il serait resté dans une position intuitionniste et surtout cela pose la question de l'accessibilité du

deux. Si deux est accessible, qu'il n'y a pas de faille entre S1 et S2, il y a rapport sexuel, il y a l'amour. C'est le chiffre de l'amour ! On voit très bien dans les théorisations de Badiou comment cela a de nombreuses conséquences. Je dis que c'est un symptôme de Badiou parce que Badiou avait, lui, la référence de Gödel. On est sûr qu'il l'avait parce que dans un livre qui s'appelle le nombre et les nombres, il y a la référence à Gödel, sur l'hypothèse du continu de Cantor, il dit que c'est un texte remarquable de lucidité. Donc, ce texte était à la portée de sa main, dans sa bibliothèque, il pouvait l'ouvrir, où Gödel parle effectivement de l'inaccessibilité du deux et il trouve, alors, non seulement le deux est inaccessible, mais le zéro aussi et Gödel parle de l'inaccessibilité forte et de l'inaccessibilité tout court. Qu'est-ce qu'il entend par là ? Eh bien, un nombre est inaccessible s'il ne peut pas s'obtenir avec la somme de nombres inférieurs et il y a une autre condition, il faut que le nombre de termes de cette somme, soit inférieure au nombre lui-même. C'est-à-dire que vous ne pouvez pas faire deux avec un parce que vous n'avez qu'un terme à additionner : vous disposez du zéro et du un, mais vous ne pouvez pas l'additionner avec quoique ce soit, donc le deux est effectivement inaccessible. Ce n'est pas le cas du trois : vous pouvez additionner deux termes, par exemple, le un et le deux et vous obtenez le trois. Ça, c'est l'inaccessibilité au sens fort. Il y a une petite variante par rapport à ce que dit Lacan, parce que Lacan parle de l'exponention, donc il n'y a non seulement les sommes, il y a les multiplications. Parce que si on considère les sommes, le un est également inaccessible parce que vous n'avez que le zéro et le zéro est inaccessible, parce que comment allez-vous l'obtenir ? Donc, vous avez le zéro, le un et le deux qui sont inaccessibles au sens fort. Si vous considérez les multiplications, alors là, Gödel ne commente pas, mais c'est pareil : il faut un nombre de termes inférieur au nombre en question, de multiplication ou d'exponention de nombres inférieur au nombre en question. Alors, quatre, vous pouvez multiplier deux fois deux. Vous avez un nombre de termes inférieur à quatre. Le trois, vous pouvez déjà l'obtenir avec une somme. Le deux, vous ne pouvez pas l'obtenir en multipliant le un par lui-même, ni par zéro, donc il est inaccessible par la somme et par la multiplication. Le un, il nous dit, dans ce cas, qu'il est accessible.

Nicolas Dissez : C'est zéro à la puissance zéro ?

Marc Darmon : Voilà, c'est zéro à la puissance zéro. Zéro à la puissance zéro, c'est considéré comme un ou comme zéro. Il y a autre chose, c'est factoriel zéro, c'est un. On pourrait le démontrer facilement, mais je ne vais pas vous assommer. Donc, effectivement, chez Gödel, il y a cette histoire de l'inaccessibilité du deux, qui, en quelque sorte a la même structure que l'inaccessibilité de l'infini. Évidemment, Gödel n'en parle pas pour les mêmes raisons que Lacan. Lui, ce qu'il trouve c'est qu'il y a une différence entre les deux formes d'inaccessibilités, mais il n'y a pas de différence dans l'infini. C'est un des arguments qu'il utilise pour dire que l'hypothèse du continu est certainement fautive. Bon, peu importe. En tout cas, ce qui semble intéressant, chez Lacan, c'est de retrouver au niveau du nombre deux, cette inaccessibilité, qui a la même structure que l'inaccessibilité de l'Aleph zéro, de l'infini. Voilà, je voulais vous dire ça.

Nicolas Dissez : À partir du séminaire, est-ce qu'on peut dire que c'est l'inaccessibilité du deux, à partir de ce que vous avez amené là, aujourd'hui, qui organise la logique de la paire ordonnée comme étant, comme ça, d'une profondeur infinie ?

Marc Darmon : Oui, oui, oui. Une excellente question, puisque le deuxième terme est toujours scindé. Ça fait penser aussi à ce que Lacan dit dans *Encore* de S1, que c'est S1 qui renvoie à S1, qui n'atteint jamais le S2. Effectivement, c'est quelque chose qui, à mon avis, peut se soutenir. C'est un petit peu comme ça que j'interprète les choses. Mais ce n'est pas dit explicitement chez Lacan. Par contre, il tenait à cette remarque sur l'inaccessibilité du deux, il ne se contente pas de la mentionner dans le séminaire *Ou pire...*, mais il en parle, dans *L'étourdit*, de façon très affirmée. C'est comme ça que j'ai été amené à m'y intéresser, parce qu'il y a quelques années, nous avons fait des journées sur le livre de Christian Fierens, *L'étourdit*, un excellent livre, où il donnait de ces passages de Lacan une interprétation erronée. Alors, j'ai posé la question à Fierens de savoir s'il ne pensait pas que Lacan faisait référence à l'inaccessibilité du deux, telle qu'il en parle dans *Ou pire...* ? Il m'a répondu que effectivement c'était possible que Lacan y fasse référence, mais que Badiou avait dit que c'était faux. Alors, vous voyez comment ça peut avoir des effets sur des excellents lecteurs.

Cyril Veken : Moi, je voulais simplement rappeler que dans pas mal de langues du monde, il existe un duel, c'est-à-dire un singulier, un pluriel et, entre les deux, un duel, qui donne un statut privilégié... c'est pas exactement le deux, d'ailleurs, mais c'est quelque chose qui n'est pas comptable en tant que tel. C'est un comptable, pas comptable.

Perla Dupuis Elbaz : Un couple ?

Cyril Veken : Non, parce que ce qu'il en reste, ce sont des pluriels comme, par exemple, en français, les yeux, des choses qui vont par deux mais dont on peut penser qu'elles vont par deux, comme des pantalons, des trucs comme ça, qui pourraient être aussi bien au singulier qu'au pluriel et je pense qu'on peut y voir un reflet de ce dont tu nous as parlé là, c'est-à-dire du pas comptable...

Marc Darmon : D'une étape entre ce qui vient avant et ce qui vient après.

Cyril Veken : D'unité...

Marc Darmon : Parce que quand il y a un inaccessible, en mathématique, eh bien, il suffit de décider de son existence, comme un axiome, c'est-à-dire de dire qu'il y a un inaccessible et on va le poser comme existant. Et puis, après, à partir de cet infini dénombrable inaccessible, qu'on pose comme Aleph zéro, comme existant, on va pouvoir, en prenant l'ensemble des parties, définir un infini d'une puissance supérieure, un Aleph 1, etc. Et puis, dans les transfinis, dans la série des nombres indéfinis, on va poser comme axiome, cette fois-ci, qu'il existe un inaccessible, qu'on va poser comme existant. On peut dire que dans le domaine des finis, on arrive pas à construire le deux, on le pose, on décide de son existence, alors on peut construire, après, tous les nombres.

Cyril Veken : C'est qu'avec l'exemple du duel, qui serait peut-être à travailler, c'est que les langues, dans lesquelles il y a des duels, n'ont pas été produites par des mathématiciens ni des logiciens. Si ça reflète quelque chose, c'est la difficulté du parlêtre à aborder ce deux, justement. Ce n'est pas le résultat d'un calcul.

Choula Emerich : Tu nous as dit que tu parlais de l'inaccessibilité à propos des femmes. Comment tu articules ces deux choses-là, parce que j'ai entendu l'inaccessibilité du deux, mais en ce qui concerne comment les deux s'agencent, j'attends.

Marc Darmon : Ce n'est pas parce que j'ai parlé de la logique intuitionniste du côté droit qu'il faut y voir une allusion à l'intuition féminine et, de même, qu'est-ce qu'il en est de l'inaccessibilité du deux ? Il s'agit du non rapport sexuel, l'inaccessibilité du deux à partir du un.

Choula Emerich : Mais le non rapport est plus du côté femme que du côté homme ? Il est des deux côtés ?

Marc Darmon : Il est des deux côtés.

Choula Emerich : Donc, ce n'est pas spécifiquement du côté femme, cette inaccessibilité que tu as amenée ?

Marc Darmon : Comment dire, des deux côtés. C'est-à-dire que du côté femme, il y a accessibilité à l'infini. Du côté femme, il y a justement accès à la jouissance phallique et à la jouissance Autre, donc il ne se passe pas quelque chose de symétrique. Ce n'est pas exactement là un non-rapport. Il y a un non-rapport, en tant que d'un côté, du côté homme, il y a relation à l'objet et l'inaccessibilité de cette jouissance Autre. Du côté femme, on ne peut pas dire qu'il y a un rapport à l'autre côté, il y a rapport au phallus et puis il y a accès, il peut y avoir accès à d'autres jouissances. Il ne s'agit pas de choses symétriques. Mais cette notion d'inaccessibilité permet un peu d'approcher cela.

Jean-Jacques Tyzler : J'aime bien interroger Marc sur des problèmes épistémologiques de lecture, justement. Avec ce que tu amènes, Marc, je me demande si on ne peut pas dire que la partie apparemment masculine, gauche, elle traite au fond d'une clinique des fondamentaux, par exemple, on peut y repérer là,

comme acquis, la question phallique des symptômes des grandes névroses, un certain nombre de points fixes, c'est-à-dire qu'elle nous est acquise fondamentalement. Avec ce que tu amènes, à mon avis, ça s'entrevoit, à partir de la logique intuitionniste, les résultats sont beaucoup plus partiels. C'est une clinique évolutive où les résultats ne sont pas encore acquis fondamentalement, à mon goût. C'est pourquoi aucun de nous ne saurait écrire ce que tu viens de dire, là, cliniquement, c'est-à-dire comment une femme a accès à l'infini, comme nous avons essayé de l'élaborer dans le champ des psychoses, en restant très stricts, un peu d'élaborer certains types de jouissance, infinie ou Autre, enfin, bon. Ce sont des résultats qui restent d'une lecture partielle, c'est-à-dire que nous serions incapables d'en faire une lecture unifiée, là, totalement. C'est pour cela qu'il faut garder, je pense, une forme de coupure épistémologique, mais que tu as introduit entre la façon dont nous traitons d'un niveau fondamental de nos acquisitions et là, où par structure, ça reste ou indéterminé, effectivement, ou trop partiel pour remettre en cause des fondamentaux. C'est pourquoi même sur la question des points fixes, à mon sens, au point où nous en sommes du point de vue de la clinique, je ne suis pas sûr qu'on puisse tenir la découverte, par exemple, de surfaces sans singularité forte comme une acquisition suffisamment, cliniquement acquise pour démonter à rebours la somme des fondamentaux acquis dans la clinique des points fixes. Ça, il faudrait voir, parce que tu parles quand même de la clinique intuitionniste dans l'histoire des sciences, tu sais combien ça m'intéresse pour d'autres raisons. Einstein traitait, par exemple, diversement ce qu'il appelait des résultats fondamentaux et les résultats partiels, c'est-à-dire même quand il connaissait, en quelque sorte, deux acquis de l'expérience, il ne les mettait jamais au même rang, c'est-à-dire qu'il n'unifiait pas, au moment même, les deux parties de tableau. Donc, c'est un problème épistémologique pour nous et nous faisons semblant de traiter comme acquis cliniquement des zones qui ne le sont pas. À mon sens, ça reste, même dans la façon dont tu le résumes, la femme a accès d'un côté au phallus et de l'autre à l'infini, soit, mais enfin, est-ce que l'actualité de l'analyse peut l'indiquer aussi facilement, là, cliniquement ou bien est-ce que c'est en cours ? Là, il faut toujours ramener ça à l'actuel de notre clinique parce que sinon nous faisons semblant de traiter d'un schéma comme unifié, ce qui n'est pas sûr.

Marc Darmon : Tout à fait. J'aime bien ta façon de ramener ça à l'épistémologie et, effectivement, la double face du tableau nous renvoyait à une question épistémologique. Tout à l'heure, lorsque j'ai proposé une démonstration du théorème du point fixe, c'est une démonstration anti-intuitionniste, c'est une démonstration par le concept et par l'absurde, c'est-à-dire qu'elle énonce une propriété de tous les points, alors qu'il y en a une infinité. Donc, c'est, pourrait-on dire, la logique, est-ce qu'on pourrait dire masculine ?

Marcel Czermak : On peut quand même dire, d'une certaine façon, que le deux est n'est atteint que par une catégorie extra mathématique, qui est le phallus, puisque dès qu'on se met dans le registre des psychoses et pour reprendre ces choses qu'on évoquait récemment, lors des journées sur invention et suppléance des psychoses, on pense quoi ? Le psychotique essaie d'atteindre au deux et ne rencontre que le un et, simultanément, la pulvérisation, c'est-à-dire que le deux, n'atteint que le un ou la pulvérisation, le un ou le multiple. C'est-à-dire qu'on a là, la démonstration, en acte, clinique, d'une inaccessibilité du deux qui, dans l'ordre phallique de la partie gauche du tableau, ce deux, on y atteint que par le phallus, c'est-à-dire que par quelque chose qui n'est... moi, j'appelle ça un opérateur. C'est quelque chose qui est à la fois étrangement extra linguistique, à proprement parler et extra mathématique. C'est pour ça que je comprends très bien que quand on fait des maths, ça puisse rendre fou, si on veut rester à l'intérieur même de la mathématique puisqu'il y a un opérateur qui n'est pas inclus dans l'opération, ce que nous démontre le psychotique qui se livre à des acrobaties pour y atteindre à ce deux. Je me souviens comment Lacan l'écrivait : d'eux. Là, récemment, on voyait un patient que Catherine Rondepierre nous avait amené, il avait le sentiment étrange que chaque fois qu'il voulait atteindre l'autre, il y rencontrait le un qu'il appelait une décomposition en chevrons : très jolie formule. Son monde se décomposait en chevrons de fragments disjoints et ajustés. Pourquoi ça se décomposait en chevron ? Au moins, ça avait le mérite d'indiquer que le monde était fait de brisures multiples, cependant que toute sa clinique était agencée sur le mode du un, c'est-à-dire qu'il pouvait toujours parler avec moi et, dans la mesure où il était sur commande et que moi, j'étais dans une certaine mesure également sur commande, ce qui le commandait comme moi était un *Un* et ça résorbait notre altérité réciproque et nous nous conjoignons dans ce qu'il

appelait, je ne sais même pas ce que cela signifiait le « um » et la « uma ». Donc, il était inexorablement dans le *Un*, bien qu'il parlait avec moi, on ne faisait pas deux, parce que comme il me supposait sur commande et que la commande était la même que pour lui, dans son obscurité, elle nous réunifiait, nous faisons quoi avec ce paradoxe ? Je l'ai bien creusé, mais enfin, ça ne faisait pas deux quand même.

Emmanuel Arouk : Le uma fait partie du um.

Marcel Czermak : Ça, on le sait ! Oui !

Perla Dupuis Elbaz : C'est quoi ?

Emmanuel Arouk : Um, c'est l'ensemble et le uma, c'est la partie du um.

Marcel Czermak : Ça, ça concerne le un, quoi.

Cyril Veken : On voit bien, justement, cette ambivalence du deux, parce que quand tu dis qu'il mettait deux en un, il y a aussi la dyade qui de deux, en réalité, fait un, qui exclut le tiers. C'est ça qui est très compliqué avec le deux. C'est ce que dit l'imaginaire de l'amour : c'est deux qui font un. C'est quand même deux, qui font un. Ce n'est pas deux dans une masse indistincte, c'est deux qui font un et c'est ça, je crois, qui nous fait grande difficulté à travailler cette inaccessibilité du deux, comme tel puisqu'il est... ça serait dangereux si avec toi ça ferait deux, mais sans reste.

Marcel Czermak : Moi, ce qui m'étonne, dans tout ça, c'est que s'il est exact, comme Lacan l'avait formulé, que le langage véhicule avec lui le nombre, aussi fou soit-on, il y a quelque chose, dans le langage, qui comporte le deux, même s'il est mis en difficulté. Parce que le gars de l'autre jour, je lui ai dit venez parler avec moi, venez échanger avec moi, si bien que ce deux, n'y atteignant pas, néanmoins, il causait avec moi. De sorte qu'il y a un mystère, non pas de l'énonciation, mais de l'énoncé, comment, dans l'énoncé même, il y a quelque chose qui véhicule du deux et, y compris, pour les sujets qui n'y atteignent pas.

Cyril Veken : Le terme d'autre, il est quand même pris dans l'autre de deux, l'alter. L'alter, c'est l'autre par rapport à l'un, ça ne renvoie pas tellement, l'alter.

Marc Darmon : Il est double.

Cyril Veken : On peut dire qu'il est double et la question de l'adresse, c'est à l'alter ; on dit première personne, deuxième personne, parce que, dans l'adresse, il faut qu'il y ait le deux. Dans cette mesure aussi, c'est contenu dans le langage.

Jean-Jacques Tyzler : Je pense que comme Marcel l'a dit, le progrès qu'on pourrait faire, c'est que dans la langue elle-même, il y a des métaphores qui font point fixe, je veux dire qu'il y a des collapses, qu'on soit fou ou pas, il y a dans la langue des points qui font référence fixée. Même un psychotique, même s'il ne distingue pas femme et homme, il va distinguer jeune et vieux. Moi, je n'ai jamais vu de psychotique qui ne distinguait pas, enfin, dont la forclusion portait sur une division de cet ordre et c'est ce qui prouve bien que la langue elle-même véhicule de force, un certain nombre de césures électives, qui sont des points fixes. C'est pour cela que... moi, je ne peux pas envisager, comme cela, une surface qui soit...

Marc Darmon : Mais...

Cyril Veken : Qui sont des points fixes, mais qui, le plus souvent, sont démentis par la langue en même temps qu'elle les affirme. Regarde le passage, dans Les psychoses, où Lacan discute du jour et de la nuit. Tu vois bien que le jour et la nuit sont des oppositions, mais quand tu dis jour, tu dis aussi la nuit. Donc, en même temps que ça fait la distinction, en même temps ça l'abolit.

Jean-Jacques Tyzler : Mais ça véhicule les deux en même temps.

Marc Nacht : Est-ce que ce n'est pas, justement, de l'inaccessibilité du deux, qu'on peut déduire l'accessibilité de ce qui est numérable des successions ? Par exemple, le second est accessible, le deux ne l'étant pas. Je me trompe ou...

Cyril Veken : Parce que le second, ça va au-delà de deux, de toute façon.

Marc Nacht : Non, c'est de l'ordinal.

Marc Darmon : Il me semble que quand il est question de l'inaccessibilité, ça vise les successions.

Marcel Czermak : Ça vise les successions !

Marc Nacht : Ça vise les successions...

Marcel Czermak : Quand Lacan, dans le séminaire Les psychoses, parle des alternances comme nuit et jour, il en parle et puis, il n'en a plus jamais reparlé. Il les appelle les signifiants du réel, étrange comme formule, ce sont des signifiants du réel et il les pointe comme ces grandes régularités, les marées et les flux, ce qui revient, en somme, toujours au même endroit, qui est toujours prévu, c'est-à-dire ce qui, quoi qu'il en soit, aussi loin que l'on va, vient toujours marquer quelque chose qui est ou du contraire, ou de l'opposition, ou de la consécution, ou de la succession, c'est-à-dire quelque chose dont on peut dire que ça comporte le deux, même s'il n'est pas articulé comme deux.

Marc Darmon : C'est le deux de la différence du signifiant.

Marcel Czermak : D'une certaine façon, le deux est toujours présent, même s'il est inaccessible.

Marc Darmon : Quand on dit inaccessible, c'est qu'il faut le donner.

Cyril Veken : C'est ça, il n'est pas constructible.

Marc Darmon : Il n'est pas constructible, on ne peut pas le fabriquer avec du un.

Marcel Czermak : Mais il est donné, dans le réel.

Marc Darmon : Dans le réel du langage.

Marcel Czermak : Et puis dans le réel du monde !

Marc Darmon : Oui, dans le réel du monde. Quand Lacan s'intéresse au nombre naturel, il dit souvent que c'est ce qu'il y a de plus réel, dans le langage. Donc, en l'écouter, je me demandais justement si, avec les psychotiques on n'avait pas plutôt affaire à la mise au jour de ce réel du langage.

Marcel Czermak : Sous un double aspect, alors : d'un côté, le deux, ils en savent quelque chose pour autant que, comme Jean-Jacques le rappelait, ils distinguent très bien, vieux et jeune, jour et nuit, etc, mais néanmoins, dans l'adresse, ils s'y brisent puisque, dans le comptage, ils n'ont affaire qu'à un ou au multiple. Donc il y a là une certaine difficulté, un certain paradoxe. Le deux, ils le connaissent sans pouvoir y atteindre et nous, nous y atteignons, sans pouvoir le connaître. Donc, il y a là... Il faudra reprendre ces trucs... Merci beaucoup d'être venu, Marc.